



«Paradis» tire son épingle du feu

Le sublime documentaire d'Alexander Abaturov raconte le combat, sans aucune aide de l'Etat, des Russes iakoutes contre de graves incendies.

Le film met une trentaine de minutes à nous les montrer, flammèches et fumerolles d'abord, éparpillées sur les mottes du sous-bois, comme émanant de sous la terre, aperçues au passage depuis le pick-up des volontaires qui s'aventurent à l'orée du désastre pour le contrer par tous les moyens. Plus tard, on entrera dans le feu, il prendra tout l'écran de ses oranges et de ses rouges, tout l'espace de la terrible musique de ses craquements et ses crachements. Avant ça, et jusqu'à la fin, il menace surtout, on en parle, on en perçoit les effluves lointains, odeur, couleur du ciel, atmosphère épaissie, on dit qu'il approche, on se prépare – ceux d'ici, le village de Shologon, en Iakoutie dans la Sibérie orientale, et ceux d'alentour, venus pour apporter leur aide, avec ça et là des nouvelles des villes plus ou moins lointaines, Irkoutsk, Khanty-Mansiysk...

Dragon. *Paradis* d'Alexander Abaturov explique blanc sur noir, au début, que nous sommes dans une «zone de contrôle», catégorie réellement kafkaïenne qui est le contraire de son nom: région livrée, par l'Etat russe sis à 5000 kilomètres de rou-

tes incertaines de là, à elle-même, abandonnée à son sort, en particulier sur le chapitre des incendies de forêt – les autorités pouvant décider de ne pas enrayer le feu si les coûts estimés dépassent ceux des dégâts encourus. Les habitants iakoutes de Shologon organisent sans cette aide la résistance à la destruction, et c'est le sujet de *Paradis*, cette possible action collective face aux forces climatiques cruelles, impersonnelles mais puissantes, vivantes (on appelle le feu «le dragon») qu'il décrit. Et il le fait en ajoutant, à la splendeur plastique qu'il recherche en premier lieu (splendeur visuelle, sonore, signifiante, souvent plus allégorique que strictement documentaire), des aspects pratiques, pas éludés. Si ton village brûle, tu sais qu'il faut: creuser des tranchées, couper des arbres pour créer des interruptions, des césures dans la continuité – ou allumer des contrefeux, incendies contrôlés qui partent, d'une bordure sécurisée, se jeter en sens inverse contre le feu ennemi pour l'annuler.

Magnificence. Des pique-niques ont lieu au bord de l'incendie, les yeux piquent mais on continue, on blague, les jeunes hommes et les

vieilles femmes, tout le monde, parti affronter le dragon pour éviter qu'il parvienne au village, retarder l'évacuation, gagner du temps en espérant la pluie, qui viendra, et la neige après elle pour des mois. *Paradis* cherche d'abord, on l'a dit, la beauté, et la trouve: filmer Shologon, avec cette attention intense dont Abaturov se montre capable, semble suffire à déchaîner des émotions à l'entrecroisement du mythique et du climatique, parvenant sans trop d'exotisme à faire résonner dans ses plans et dans son montage un peu de l'animisme environnant. Une part de cette magnificence est bien sûr appuyée, reconstituée ou surconstruite par le film – force musique, qui accompagne plutôt les moments de repos et de rêverie que ceux du danger brûlant, pour «faire cinéma» certes, mais pas non plus revendre du suspense – dans le but de nous faire partager l'expérience sans trop atténuer sa folle démesure, au point de dosage, d'équilibre formel entre contrôle et non-contrôle.

LUC CHESSEL

PARADIS de ALEXANDER ABATUROV (1h 28).





Abaturov est à l'entrecroisement du mythique et du climatique
PHOTO JOUR2FÊTE